

Le théâtre dans le théâtre

TEXTE 1 : SHAKESPEARE, *Hamlet*, III, 2, 1600. Traduction de François-Victor Hugo.

Sur le trône du Danemark est assis Claudius, frère du précédent roi dont il a épousé la veuve. Le spectre du défunt roi a appris à son fils Hamlet qu'il a péri des mains de Claudius qui lui a versé du poison dans l'oreille alors qu'il était endormi. Hamlet a demandé à des comédiens de donner devant le roi et son épouse la représentation théâtrale du crime..

Les trompettes sonnent. La pantomime commence.

Un Roi et Une reine entrent ; l'air fort amoureux, ils se tiennent embrassés. La reine s'agenouille et fait au roi force gestes de protestations. Il la relève et penche sa tête sur son cou, puis s'étend sur un banc couvert de fleurs. Le voyant endormi, elle le quitte. Alors survient un personnage qui lui ôte sa couronne, la baise, verse du poison dans l'oreille du roi, et sort. La reine revient, trouve le roi mort, et donne tous les signes du désespoir. L'empoisonneur, suivi de deux ou trois personnages muets, arrive de nouveau et semble se lamenter avec elle. Le cadavre est emporté. L'empoisonneur fait sa cour à la reine en lui offrant des cadeaux. Elle semble quelque temps avoir de la répugnance et du mauvais vouloir, mais elle finit par agréer son amour. Ils sortent.

OPHÉLIE. – Que veut dire ceci, monseigneur ?

HAMLET. – Parbleu ! c'est une embûche ténébreuse qui veut dire crime.

OPHÉLIE. – Cette pantomime indique probablement le sujet de la pièce.

Entre un Comédien

HAMLET. – Nous le saurons par ce gaillard-là. Les comédiens ne peuvent garder un secret : ils diront tout.

OPHÉLIE. – Nous dira-t-il ce que signifiait cette pantomime ?

HAMLET. – Oui, et toutes les pantomimes que vous lui ferez voir. Montrez-lui sans honte n'importe laquelle, il vous l'expliquera sans honte.

OPHÉLIE. – Vous êtes méchant ! vous êtes méchant ! Je veux suivre la pièce.

LE PROLOGUE.

Pour nous et pour notre tragédie,

Ici inclinés, devant votre clémence,

Nous demandons une attention patiente.

HAMLET. – Est-ce un prologue, ou la devise d'une blague ?

OPHÉLIE. – C'est bref, monseigneur.

HAMLET. – Comme l'amour d'une femme.

Entrent sur le second théâtre Gonzague et Baptista.

Serments d'amour éternel du duc Gonzague et de sa femme Baptista.

HAMLET, à la Reine. – Madame, comment trouvez-vous cette pièce ?

LA REINE. – La dame fait trop de protestations, ce me semble.

HAMLET. – Oh ! pourvu qu'elle tienne parole !

LE ROI. – Connaissez-vous le sujet de la pièce ? Tout y est-il inoffensif ?

HAMLET. – Oui ! oui ! Ils font tout cela pour rire ; du poison pour rire ! Rien que d'inoffensif !

LE ROI. – Comment appelez-vous la pièce ?

HAMLET. – *La Souricière*. Comment ? Pardieu ! au figuré. Cette pièce est le tableau d'un meurtre commis à Vienne. Le duc s'appelle Gonzague, sa femme Baptista. Vous allez voir. C'est une oeuvre infâme ; mais qu'importe ? Votre Majesté et moi, nous avons la conscience libre : cela ne nous touche pas. Que les rosses que cela écorchent ruent ! nous n'avons pas l'échine entamée.

Entre sur le second théâtre Lucianus.

Celui-ci est un certain Lucianus, neveu du roi.

OPHÉLIE. – Vous remplacez parfaitement le chœur, monseigneur.

HAMLET. – Je pourrais expliquer ce qui se passe entre vous et votre amant, si je voyais remuer vos marionnettes.

OPHÉLIE. – Vous êtes piquant, monseigneur, vous êtes piquant !

HAMLET. – il ne vous en coûterait qu'un cri pour que ma pointe fût émoussée.

OPHÉLIE. – De mieux en pire.

HAMLET. – C'est la désillusion que vous causent tous les maris... Commence, meurtrier, laisse là tes pitoyables grimaces, et commence. Allons ! Le corbeau croasse : Vengeance !.

LUCIANUS.

Noires pensées, bras dispos, drogue prête, heure favorable.

L'occasion complice ; pas une créature qui regarde.

Mixture infecte, extraite de ronces arrachées à minuit,

Trois fois flétrie, trois fois empoisonnée par l'imprécation d'Hécate

Que ta magique puissance, que tes propriétés terribles

Ravagent immédiatement la santé et la vie !

Il verse le poison dans l'oreille du Roi endormi.

HAMLET. - il l'empoisonne dans le jardin pour lui prendre ses Etats. Son nom est Gonzague. L'histoire est véritable et écrite dans le plus pur italien. Vous allez voir tout à l'heure comment le meurtrier obtient l'amour de la femme de Gonzague.

OPHÉLIA. - Le roi se lève.

HAMLET. - Quoi ! effrayé par un feu follet ?

LA REINE. - Comment se trouve monseigneur ?

POLONIUS. - Arrêtez la pièce !

LE ROI. - Qu'on apporte de la lumière ! Sortons.

TOUS. - Des lumières ! des lumières ! des lumières !

TEXTE 2 : Pedro CALDERON de La Barca, *La vie est un songe*, deuxième journée, , 1635, traduit par Bernard Sesé, Flammarion

Un horoscope ayant prédit un avenir funeste à Sigismond, son père, le roi Basyle, l'enferme dans une tour et le confie aux soins exclusifs de Clothalde, géôlier et précepteur. Lorsque Sigismond a vingt ans, Basyle tente une expérience. On endort Sigismond, qui ne se réveille qu'à la cour du roi, où chacun le traite en souverain. Il se livre aux

pires excès et Basyle renonce à poursuivre l'expérience. On endort à nouveau le prince, qui ne reprend conscience que

dans la tour et se demande s'il a rêvé ou non.

CLOTHALDE

Comme nous avions parlé

De cet aigle, quand tu t'es endormi,

Tu as rêvé d'empires ;

Mais même en rêve il eût convenu,

Sigismond, d'honorer alors

Celui qui s'est donné tant de mal

Pour t'élever; même en songe, en effet,

Ce n'est jamais en vain que l'on pratique le bien.

Il sort.

SIGISMOND

Cela est vrai. Eh bien, réprimons alors ce naturel sauvage,

Cette furie, cette ambition,

Au cas où nous aurions un songe de nouveau.

C'est décidé, nous agirons ainsi

Puisque nous habitons un monde si étrange

Que la vie n'est rien d'autre que songe ;

Et l'expérience m'apprend

Que l'homme qui vit, songe

Ce qu'il est, jusqu'à son réveil

Le Roi songe qu'il est un roi, et vivant

Dans cette illusion il commande

Il décrète, il gouverne ;

Et cette majesté, seulement empruntée,

S'inscrit dans le vent,

Et la mort en cendres

La change, oh ! cruelle infortune !

Qui peut encor vouloir régner,

Quand il voit qu'il doit s'éveiller

Dans le songe de la mort ?

Le riche songe à sa richesse,

Qui ne lui offre que soucis ;

Le pauvre songe qu'il pâtit

De sa misère et de sa pauvreté ;

Il songe, celui qui prospère;

Il songe, celui qui s'affaire et prétend,

Il songe, celui qui outrage et offense ;

Et dans ce monde, en conclusion,

Tous songent ce qu'ils sont,

Mais nul ne s'en rend compte.

Moi je songe que je suis ici,

Chargé de ces fers,

Et j'ai songé m'être trouvé

En un autre état plus flatteur.

Qu'est-ce que la vie ? Un délire.

Qu'est-ce donc la vie ? Une illusion,

Une ombre, une fiction ;

Le plus grand bien est peu de chose,

Car toute la vie n'est qu'un songe,

Et les songes ne sont rien d'autre que des songes.

TEXTE 3 – Jean de Rotrou, *Le Véritable Saint-Genest*, acte II, scènes 1 et 2, vers 313-348, 1646.

Le comédien Genest prépare la représentation d'un drame où il interprète le rôle d'Adrian, martyr chrétien.

SCÈNE PREMIÈRE. Genest, Décorateur.

LE THÉÂTRE S'OUVRE.

GENEST, s'habillant, et tenant son rôle¹, considère le théâtre, et dit au décorateur.

Il est beau ; mais encor, avec peu de dépense,
Vous pouviez ajouter à sa magnificence ;
N'y laisser rien d'aveugle, y mettre plus de jour,
Donner plus de hauteur aux travaux d'alentour,
En marbrer les dehors, en jasper les colonnes,
Enrichir leurs tympans, leurs cimes, leurs couronnes,
Mettre en vos coloris plus de diversité,
En vos carnations plus de vivacité,
Draper mieux ces habits, reculer ces paysages,
Y lancer des jets d'eau, renfondrer² leurs ombrages ;
Et surtout, en la toile où vous peignez vos cieux,
Faire un jour naturel, au jugement des yeux ;
Au lieu que la couleur m'en semble un peu meurtrie.

LE DÉCORATEUR.

Le temps nous a manqué, plutôt que l'industrie ;
Joint qu'on voit mieux de loin ces raccourcissements,
Ces corps sortant du plan de ces refondrements ;
L'approche à ces desseins ôtent leurs perspectives,
En confond les faux jours, rend les couleurs moins
vives,

Et comme à la nature, est nuisible à notre art,
À qui l'éloignement semble apporter du fard.

La grâce une autre fois y sera plus entière.

GENEST.

Le temps nous presse, allez, préparez la lumière.

SCÈNE II.

Genest seul, se promenant, et lisant son rôle, dit comme en repassant, et achevant de s'habiller.

GENEST.

Ne délibère plus, Adrian, il est temps,
De suivre avec ardeur ces fameux combattants ;
Si la gloire te plaît, l'occasion est belle,
La querelle du ciel à ce combat t'appelle ;
La torture, le fer, et la flamme t'attend,
Offre à leurs cruautés un cœur ferme et constant ;
Laisse à de lâches cœurs verser d'indignes larmes,
Tendre aux tyrans les mains, et mettre bas les armes ;
Toi, rends la gorge au fer, vois-en couler ton sang,
Et meurs, sans t'ébranler, debout, et dans ton rang.
Il répète encore ces quatre derniers vers.
Laisse à de lâches cœurs verser d'indignes larmes,
Tendre aux tyrans les mains, et mettre bas les armes ;
Toi, rends la gorge au fer, vois-en couler ton sang,
Et meurs, sans t'ébranler, debout, et dans ton rang.

1. Tenant son texte à la main. 2. En peinture, « renfondrer » consiste à faire paraître les objets plus lointaines, en accentuant leur diminution ; au théâtre, le renfondrement désigne une ouverture, une échappée sur un second décor à l'arrière-plan.

TEXTE 4 – Molière, *L'Impromptu de Versailles*, scène 1, 1663.

Molière met en scène la vie de sa troupe, les conditions de répétition d'une pièce, et Molière lui-même, acteur, auteur, responsable d'une troupe théâtrale contraint de répondre à la commande du roi.

MOLIÈRE.- Je crois que je deviendrai fou avec tous ces gens-ci. Eh, têtebleu, Messieurs, me voulez-vous faire enrager aujourd'hui?

BRÉCOURT.- Que voulez-vous qu'on fasse, nous ne savons pas nos rôles, et c'est nous faire enrager vous-même, que de nous obliger à jouer de la sorte.

MOLIÈRE.- Ah! les étranges animaux à conduire que des comédiens.

MADemoiselle BÉJART.- Eh bien nous voilà, que prétendez-vous faire?

MADemoiselle DU PARC.- Quelle est votre pensée?

MADemoiselle DE BRIE.- De quoi est-il question?

MOLIÈRE.- De grâce mettons-nous ici, et puisque nous voilà tous habillés, et que le Roi ne doit venir de deux heures, employons ce temps à répéter notre affaire, et voir la manière dont il faut jouer les choses.

LA GRANGE.- Le moyen de jouer ce qu'on ne sait pas?

MADemoiselle DU PARC.- Pour moi je vous déclare que je ne me souviens pas d'un mot de mon personnage.

MADemoiselle DE BRIE.- Je sais bien qu'il me faudra souffler le mien, d'un bout à l'autre.

MADemoiselle BÉJART.- Et moi je me prépare fort à tenir mon rôle à la main.

MADemoiselle MOLIÈRE.- Et moi aussi.

MADemoiselle HERVÉ.- Pour moi je n'ai pas grand'chose à dire.

MADemoiselle DU CROISY.- Ni moi non plus, mais avec cela je ne répondrais pas de ne point manquer.

DU CROISY.- J'en voudrais être quitte pour dix pistoles.

BRÉCOURT.- Et moi pour vingt bons coups de fouet, je vous assure.

MOLIÈRE.- Vous voilà tous bien malades d'avoir un méchant rôle à jouer, et que feriez-vous donc si vous étiez en ma place?

MADemoiselle BÉJART.- Qui vous! Vous n'êtes pas à plaindre, car ayant fait la pièce vous n'avez pas peur d'y manquer.

MOLIÈRE.- Et n'ai-je à craindre que le manquement de mémoire? Ne comptez-vous pour rien l'inquiétude d'un succès qui ne regarde que moi seul? Et pensez-vous que ce soit une petite affaire, que d'exposer quelque chose de comique devant une assemblée comme celle-ci? que d'entreprendre de faire rire des personnes qui nous impriment le respect, et ne rient que quand ils veulent? Est-il auteur qui ne doive trembler, lorsqu'il en vient à cette épreuve? Et n'est-ce pas à moi de dire que je voudrais en être quitte pour toutes les choses du monde?

MADemoiselle BÉJART.- Si cela vous faisait trembler, vous prendriez mieux vos précautions, et n'auriez pas entrepris en huit jours ce que vous avez fait.

MOLIÈRE.- Le moyen de m'en défendre quand un roi me l'a commandé?

MADemoiselle BÉJART.- Le moyen! Une respectueuse excuse fondée sur l'impossibilité de la chose dans le peu de temps qu'on vous donne; et tout autre en votre place ménagerait mieux sa réputation, et se serait bien gardé de se commettre comme vous faites. Où en serez-vous, je vous prie, si l'affaire réussit mal? Et quel avantage pensez-vous qu'en prendront tous vos ennemis?

MADemoiselle DE BRIE.- En effet, il fallait s'excuser avec respect envers le Roi, ou demander du temps davantage.

MOLIÈRE.- Mon Dieu, Mademoiselle, les rois n'aiment rien tant qu'une prompte obéissance, et ne se plaisent point du tout à trouver des obstacles. Les choses ne sont bonnes que dans le temps qu'ils les souhaitent; et leur en vouloir reculer le divertissement est en ôter pour eux toute la grâce. Ils veulent des plaisirs qui ne se fassent point attendre, et les moins préparés leur sont toujours les plus agréables, nous ne devons jamais nous regarder dans ce qu'ils désirent de nous, nous ne sommes que pour leur plaire; et lorsqu'ils nous ordonnent quelque chose, c'est à nous à profiter vite de l'envie où ils sont. Il vaut mieux s'acquitter mal de ce qu'ils nous demandent, que de ne s'en acquitter pas assez tôt; et si l'on a la honte de n'avoir pas bien réussi, on a toujours la gloire d'avoir obéi vite à leurs commandements. Mais songeons à répéter s'il vous plaît.

MADemoiselle BÉJART.- Comment prétendez-vous que nous fassions, si nous ne savons pas nos rôles?

MOLIÈRE.- Vous les saurez, vous dis-je, et quand même vous ne les sauriez pas tout à fait, pouvez-vous pas y suppléer de votre esprit, puisque c'est de la prose, et que vous savez votre sujet?

MADemoiselle BÉJART.- Je suis votre servante, la prose est pis encore que les vers.

MADemoiselle MOLIÈRE.- Voulez-vous que je vous dise, vous deviez faire une comédie où vous auriez joué tout seul.

MOLIÈRE.- Taisez-vous, ma femme, vous êtes une bête.

MADemoiselle MOLIÈRE.- Grand merci Monsieur mon mari, voilà ce que c'est, le mariage change bien les gens, et vous ne m'auriez pas dit cela il y a dix-huit mois.

MOLIÈRE.- Taisez-vous, je vous prie.

MADemoiselle MOLIÈRE.- C'est une chose étrange, qu'une petite cérémonie soit capable de nous ôter toutes nos belles qualités, et qu'un mari, et un galant regardent la même personne avec des yeux si différents.

MOLIÈRE.- Que de discours.

MADemoiselle MOLIÈRE.- Ma foi, si je faisais une comédie, je la ferais sur ce sujet, je justifierais les femmes de bien des choses dont on les accuse, et je ferais craindre aux maris la différence qu'il y a de leurs manières brusques, aux civilités des galants.

MOLIÈRE.- Ahy, laissons cela, il n'est pas question de causer maintenant, nous avons autre chose à faire.

MADemoiselle BÉJART.- Mais puisqu'on vous a commandé de travailler sur le sujet de la critique qu'on a faite contre vous, que n'avez-vous fait cette comédie des comédiens dont vous nous avez parlé il y a longtemps? C'était une affaire toute trouvée, et qui venait fort bien à la chose, et d'autant mieux, qu'ayant entrepris de vous peindre, ils vous ouvraient l'occasion de les peindre aussi, et que cela aurait pu s'appeler leur portrait, à bien plus juste titre que tout ce qu'ils ont fait ne peut être appelé le vôtre; car vouloir contrefaire un comédien dans un rôle comique, ce n'est pas le peindre lui-même, c'est peindre d'après lui les personnages qu'il représente, et se servir des mêmes traits et des mêmes couleurs, qu'il est obligé d'employer aux différents tableaux des caractères ridicules, qu'il imite d'après nature. Mais contrefaire un comédien dans des rôles sérieux, c'est le peindre par des défauts qui sont entièrement de lui, puisque ces sortes de personnages ne veulent, ni les gestes, ni les tons de voix ridicules, dans lesquels on le reconnaît.

MOLIÈRE.- Il est vrai, mais j'ai mes raisons pour ne le pas faire, et je n'ai pas cru entre nous que la chose en valût la peine, et puis il fallait plus de temps pour exécuter cette idée. Comme leurs jours de comédies sont les mêmes que les nôtres, à peine ai-je été les voir, que trois ou quatre fois depuis que nous sommes à Paris, je n'ai attrapé de leur manière de réciter, que ce qui m'a d'abord sauté aux yeux, et j'aurais eu besoin de les étudier davantage pour faire des portraits bien ressemblants.

MADemoiselle DU PARC.- Pour moi j'en ai reconnu quelques-uns dans votre bouche.

MADemoiselle DE BRIE.- Je n'ai jamais ouï parler de cela.

MOLIÈRE.- C'est une idée qui m'avait passé une fois par la tête, et que j'ai laissée là comme une bagatelle, une badinerie, qui peut-être n'aurait point fait rire.

MADemoiselle DE BRIE.- Dites-la-moi un peu, puisque vous l'avez dite aux autres.

MOLIÈRE.- Nous n'avons pas le temps maintenant.

MADemoiselle DE BRIE.- Seulement deux mots.

MOLIÈRE.- J'avais songé une comédie, où il y aurait eu un poète que j'aurais représenté moi-même, qui serait venu pour offrir une pièce à une troupe de comédiens nouvellement arrivés de la campagne. "Avez-vous, aurait-il dit, des acteurs et des actrices, qui soient capables de bien faire valoir un ouvrage? car ma pièce est une pièce... - Eh!

Monsieur, auraient répondu les comédiens, nous avons des hommes et des femmes qui ont été trouvés raisonnables partout où nous avons passé. - Et qui fait les rois parmi vous? - Voilà un acteur qui s'en démêle parfois. - Qui, ce jeune homme bien fait? Vous moquez-vous? Il faut un roi qui soit gros et gras comme quatre. Un roi, morbleu, qui soit entripaillé comme il faut; un roi d'une vaste circonférence, et qui puisse remplir un trône de la belle manière! La belle chose qu'un roi d'une taille galante! Voilà déjà un grand défaut; mais que je l'entende un peu réciter une douzaine de vers." Là-dessus le comédien aurait récité, par exemple, quelques vers du roi de *Nicomède*.

TEXTE 5 – Marivaux, *Les Acteurs de bonne foi*, scènes 3 et 4, 1757

Eraste, voulant plaire à sa tante, a commandé à Merlin, son valet, un divertissement pour égayer la compagnie. Merlin a recruté Lisette, femme de chambre, Blaise, fils de fermier, et son amante Colette.

MERLIN Je ne te quitte pas, je ne bouge.

COLETTE, *interrompant de l'endroit où elle est assise*. Oui; mais est-ce du jeu de me dire des injures en mon absence ?

MERLIN, *fâché de l'interruption*. Sans doute ; ne voyez-vous pas que c'est une fille jalouse qui vous méprise ?

COLETTE Eh bien ! Quand ce sera à moi à dire, je prendrai ma revanche.

LISETTE Et moi, je ne sais plus où j'en suis.

MERLIN Tu me querellais.

LISETTE Eh ! dis-moi ; dans cette scène-là, puis-je te battre ?

MERLIN Comme tu n'es qu'une suivante, un coup de poing ne gâtera rien.

LISETTE Reprenons donc afin que je le place.

MERLIN Non, non ; gardons le coup de poing pour la représentation, et supposons qu'il est donné ; ce serait un double emploi, qui est inutile.

LISETTE Je crois aussi que je peux pleurer dans mon chagrin.

MERLIN Sans difficulté ; n'y manque pas ; mon mérite et ta vanité le veulent.

LISETTE, *éclatant de rire*. Ton mérite qui le veut me fait rire (*et puis feignant de pleurer.*) ; que je suis à plaindre d'avoir été sensible aux cajoleries de ce fourbe-là ! Adieu : voici la petite impertinente qui entre ; mais laisse-moi faire. (*En s'interrompant.*) Serait-il si mal de la battre un peu ?

COLETTE, *qui s'est levée*. Non pas, s'il vous plaît ; je ne veux pas que les coups en soient ; je n'ai point affaire d'être battue pour une farce ; encore, si c'était vrai, je l'endurerais.

LISETTE Voyez-vous la fine mouche !

MERLIN Ne perdons point le temps à nous interrompre ; va-t'en, Lisette : voici Colette qui entre pendant que tu sors, et tu n'as plus que faire ici. Allons, poursuivons ; reculez-vous un peu, Colette, afin que j'aille au-devant de vous.

SCÈNE IV

MERLIN, COLETTE, LISETTE et BLAISE, *assis*.

MERLIN Bonjour, ma belle enfant ; je suis bien sûr que ce n'est pas moi que vous cherchez.

COLETTE Non, Monsieur Merlin ; mais ça n'y fait rien, je suis bien aise de vous y trouver.

MERLIN Et moi, je suis charmé de vous rencontrer, Colette.

COLETTE Ça est bien obligeant.

MERLIN Ne vous êtes-vous pas aperçue du plaisir que j'ai à vous voir ?

COLETTE Oui, mais je n'ose pas bonnement m'apercevoir de ce plaisir-là, à cause que j'y en prendrais aussi.

MERLIN, *interrompant*. Doucement, Colette ; il n'est pas décent de vous déclarer si vite.

COLETTE Dame, comme il faut avoir d'amitié pour vous dans cette affaire-là, j'ai cru qu'il n'y avait point de temps à perdre.

MERLIN Attendez que je me déclare tout à fait, moi.

BLAISE, *interrompant de son siège*. Voyez en effet comme elle se presse; on dirait qu'elle y va de bon jeu; je crois que ça m'annonce du guignon.

LISETTE, *assise et interrompant*. Je n'aime pas trop cette saillie-là non plus.

MERLIN C'est qu'elle ne savait pas mieux faire.

COLETTE Eh bien ! voilà ma pensée tout sens dessus dessous ; puisqu'ils me blâment, je suis trop timide pour aller en avant, s'ils ne s'en vont pas.

MERLIN Éloignez-vous donc pour l'encourager.

BLAISE, *se levant de son siège*. Non, morguie je ne veux pas qu'elle ait du courage, moi ; je veux tout entendre.

LISETTE, *assise et interrompant*. Il est vrai, ma mie, que vous êtes plaisante de vouloir que nous nous en allions.

COLETTE Pourquoi aussi me chicanez-vous ?

BLAISE, *interrompant, mais assis*. Pourquoi te hâtes-tu tant d'être amoureuse de Monsieur Merlin ? Est-ce que tu en sens de l'amour ?

COLETTE Mais, vraiment ! je suis bien obligée d'en sentir, puisque je suis obligée d'en prendre dans la comédie.

Comment voulez-vous que je fasse autrement ?

LISETTE, *assise, interrompant*. Comment ! vous aimez réellement Merlin ?

COLETTE Il faut bien, puisque c'est mon devoir.

MERLIN, *à Lisette*. Blaise et toi, vous êtes de grands innocents tous deux ; ne voyez-vous pas qu'elle s'explique mal ? Ce n'est pas qu'elle m'aime tout de bon ; elle veut dire seulement qu'elle doit faire semblant de m'aimer ; n'est-ce pas, Colette ?

COLETTE Comme vous voudrez, Monsieur Merlin.

MERLIN Allons, continuons, et attendez que je me déclare tout à fait, pour vous montrer sensible à mon amour.

COLETTE J'attendrai, Monsieur Merlin ; faites vite.

MERLIN, *recommençant la scène*. Que vous êtes aimable, Colette, et que j'envie le sort de Blaise, qui doit être votre mari !

COLETTE Oh ! Oh ! Est-ce que vous m'aimez, Monsieur Merlin ?

MERLIN Il y a plus de huit jours que je cherche à vous le dire.

COLETTE Queu dommage ! Car je nous accorderions bien tous deux.

MERLIN Et pourquoi, Colette ?

COLETTE C'est que si vous m'aimez, dame !... Dirai-je ?

MERLIN Sans doute.

COLETTE C'est que, si vous m'aimez, c'est bien fait ; car il n'y a rien de perdu.

MERLIN Quoi ! chère Colette, votre cœur vous dit quelque chose pour moi ?

COLETTE Oh ! Il ne me dit pas quelque chose ; il me dit tout à fait.

MERLIN Que vous me charmez, belle enfant ! Donnez-moi votre jolie main, que je vous en remercie.

LISETTE, *interrompant*. Je défends les mains.

COLETTE Faut pourtant que j'en aie.

LISETTE Oui, mais il n'est pas nécessaire qu'il les baise.

TEXTE 6 – Jean Anouilh, *La Répétition ou l'amour puni*, acte II, 1950.

Le Comte Tigre et la Comtesse Eliane répètent dans le château de Ferbroques une pièce de Marivaux, La double inconstance, en compagnie de leurs amis, amant et maîtresse, ainsi que la jeune Lucile qui doit garder les 12 orphelins du château. Tigre tombe amoureux de la jeune fille. Eliane, qui passait jusque là les aventures de son mari, va tout tenter pour empêcher cet amour avec l'aide d'Hortensia, la maîtresse de Tigre et d'Héro, le meilleur ami du Comte.

Il commence. « Eh quoi, Sylvia, vous ne me regardez pas... » *Il s'arrête.* Un mot encore. Je suis un pauvre diable, c'est entendu et cela doit être merveilleux d'être simple et de tout donner. C'est une grâce que je n'ai pas reçue, voilà tout. Vous êtes une fille ravissante sous votre léger voile de brume, pour qui sait voir. Depuis huit jours que vous êtes ici, je me demande pourquoi, je ne pense qu'à vous. Je vous l'ai dit — à ma façon — c'est-à-dire en essayant d'être drôle. Vous m'avez fait savoir que la façon ou la chose ne vous plaisaient pas. C'est bien. Je suis un homme bien éduqué, je ne vous poursuivrai pas en essayant de vous prendre la taille dans les couloirs. Te ne me jetterai pas non plus dans l'étang. Entre les deux il y a une mesure moyenne qui est le regret d'une aventure charmante, voilà tout. Répétons, mademoiselle. Ils pourraient nous entendre en effet. J'ai été bien assez ridicule déjà ce soir, il est inutile que la chose s'ébruite. *Il commence.* « Eh quoi, Sylvia, vous ne me regardez pas. Vous devenez triste toutes les fois que je vous aborde. J'ai toujours le chagrin de penser que je vous suis importun. »

LUCILE *le regarde et sourit*. Vous êtes gentil tout de même.

LE COMTE *s'arrête*. Comment gentil ?

LUCILE Vous êtes tout à fait ce petit jeune homme avec ses gants blancs, sa canne et son premier melon qui allait arpenter l'avenue du Bois tous les matins.

LE COMTE Comment ? Qui vous a dit ? A l'époque de mon premier melon, vous vagissiez dans vos couches, ma petite fille !

LUCILE Cela ne fait rien. Je vous vois très bien. C'est difficile n'est-ce pas, de grandir ? Mais répétons, je vous en prie.

LE COMTE C'est déconcertant ! Voilà la première fois que vous me regardez gentiment et c'est pour m'inonder de pitié. Personne ne m'a jamais joué ce tour-là ! Oui. J'ai eu un chapeau melon, un peu trop Jeune peut-être — mais c'était la mode à l'époque. Oui, j'ai été avenue du Bois faire les cent pas tous les jours à midi, mais j'habitais à côté et tous mes amis le faisaient. Mais je n'étais pas tellement ridicule autant que je m'en souviens... Enfin les filles de votre âge — à cette époque, — ne le trouvaient pas. Et je ne vois vraiment pas ce qui, dans mon attitude, a pu vous autoriser à me traiter de coquebin.

LUCILE Ne vous fâchez pas. C'est plutôt bien d'être resté un vrai petit garçon.

LE COMTE Mais je ne suis pas un petit garçon ! J'ai fait la guerre, j'avais un canon, un vrai canon. On m'a donné la croix comme aux enfants c'est vrai, mais je ne la porte pas. Je donne depuis quinze ans les bals les plus réussis de Paris, — des bals de grandes personnes. Je conduis une automobile. J'ai même couru. J'ai été un temps diplomate et si j'avais persévéré, je représenterais peut-être la France en ce moment quelque part. Enfin, je ne sais pas moi ! je suis un homme comme les autres — plutôt plus brillant que les autres, me dit-on. J'en ai assez d'écouter votre petite musique comme un gros serpent subjugué ! Répétons. « Eh quoi, Sylvia, vous ne me regardez pas... »

LUCILE *se met docilement en place pour répéter.* Vous savez, ce que je dis, cela n'a pas trop d'importance. Si on se mettait à écouter les divagations des filles — on irait loin... Traitez-moi pour ce que je suis. Je ne m'en offenserai pas...

LE COMTE, *avec humeur, encore.* Mais je ne vous écoute pas ! Je m'étonne simplement... Allons, allons, répétons. Je suis absurde et c'est vous qui jouez le jeu — quoi que vous disiez et beaucoup plus spirituellement que moi. Je sais perdre, cela fait aussi partie de mon excellente éducation. Mais n'allez pas vous en vanter ; c'est tout ce que je vous demande.

LUCILE M'en vanter ? A qui ?

LE COMTE Je ne sais pas moi. A votre parrain, à une amie.

LUCILE Je ne parle jamais à mon parrain. Vous avez dû voir que les sentiments n'étaient pas très tendres entre nous. Et je n'ai pas d'amis.

LE COMTE Bon. A vos douze petits orphelins peut-être.

LUCILE Oh ! à eux, je le leur dirai, soyez sûr. Je dois leur raconter tant d'histoires abracadabrantes pour les endormir tous les soirs. Et j'ai justement épuisé mon stock de contes de fées... Mais je transposerai. Cela se passera au Moyen Age. Et d'ailleurs ils ne comprennent Jamais rien ; ils dorment avant.

LE COMTE *commence.* C'est bon. Répétons. « Eh quoi, Sylvia, vous ne me regardez pas ? Vous devenez triste toutes les fois que je vous aborde, j'ai toujours le chagrin de penser que Je vous suis importun. »

LUCILE « Bon. Importun ! Je parlais de lui tout à l'heure. »

LE COMTE « Vous parliez de moi ? Et qu'en disiez-vous belle Sylvia ? »

LUCILE « Oh ! je disais bien des choses. Je disais que vous ne saviez pas encore ce que je pensais. »

LE COMTE « Je sais que vous êtes résolue à me refuser votre cœur et c'est là savoir ce que vous pensez. »

LUCILE « Vous n'êtes pas si savant que vous le croyez. Ne vous vantez pas tant. Mais dites-moi, vous êtes honnête homme et je suis sûre que vous me direz la vérité, vous savez comme je suis avec Arlequin, à présent prenez que j'aie envie de vous aimer, si je contentais mon envie, ferais-je bien ? ferais-je mal ? Là, conseillez-moi, dans la bonne foi. »

LE COMTE « Comme on n'est pas le maître de son cœur, si vous aviez envie de m'aimer vous seriez en droit de vous satisfaire, voilà mon sentiment. »

LUCILE « Me parlez-vous en ami ? »

LE COMTE « Oui, Sylvia, en homme sincère. »

LUCILE « C'est mon avis aussi ; j'ai décidé de même et je crois que nous avons raison tous les deux, ainsi je vous aimerai s'il me plaît sans qu'il ait le plus petit mot à dire. »

LE COMTE « Je n'y gagne rien car il ne vous plaît point. »

LUCILE Ne vous mêlez pas de deviner... »

LE COMTE *la coupe soudain.* C'est cela pardi ! C'est tout simple. Vous m'avez menti, vous aimez quelqu'un.

Quelque petit jeune homme qui s'occupe aussi de puériculture et à qui vous écrivez quatre grandes pages tous les soirs dans votre chambre.

LUCILE Je crois que vous ne dites plus le texte.

LE COMTE Je vous pose une question. Répondez-moi, tout de suite. Ils vont entrer.

LUCILE *le regarde et dit gravement.* Non. Je n'aime personne et je n'ai encore jamais aimé.

Texte 7 – Luigi Pirandello, *Six personnages en quête d’auteur*, 1921, traduction de Robert Perroud

Au cours d’une répétition, le travail de la troupe est interrompu par l’irruption de personnages en quête de leur histoire et de leur identité.

LE DIRECTEUR Bon, bon ! Mais vous comprendrez, cher monsieur, qu’en l’absence d’un auteur... – Si vous le voulez, je pourrais vous adresser à quelqu’un...

LE PÈRE Mais non, voyons : soyez-le vous-même, notre auteur !

LE DIRECTEUR Moi ? Vous n’y pensez pas !

LE PÈRE Mais si, vous ! vous-même ! Pourquoi pas ?

LE DIRECTEUR Parce que moi, je n’ai jamais écrit de pièce !

LE PÈRE Eh bien, qu’est-ce qui vous empêche de le faire à présent ? Ce n’est pas tellement difficile. Il y a tant de gens qui en écrivent ! Et votre tâche est facilitée par le fait que nous sommes là, tous, bien vivants devant vous.

LE DIRECTEUR Mais ça ne suffit pas !

LE PÈRE Comment, ça ne suffit pas ? En nous voyant vivre notre drame...

LE DIRECTEUR Je ne dis pas le contraire ! Mais il faudra toujours quelqu’un pour l’écrire !

LE PÈRE Non, tout au plus pour le transcrire, puisque ce quelqu’un le verra se dérouler devant lui, en action, scène par scène. Il suffirait de jeter sur le papier d’abord un bref scénario et vous pourriez mettre en répétition !

LE DIRECTEUR, *tenté, remontant sur le plateau.* Ma foi... je suis presque tenté... Oui, comme ça, par jeu... On pourrait vraiment essayer...

LE PÈRE Mais oui, monsieur ! Vous allez voir les scènes que cela va donner ! Je peux vous les indiquer dès maintenant !

LE DIRECTEUR Vous me tentez... vraiment vous me tentez. On va essayer... Venez avec moi dans ma loge. (*Aux Acteurs :*) Vous pouvez disposer un moment, mais ne vous éloignez pas trop. Soyez de nouveau là dans un quart d’heure, vingt minutes. (*Au Père :*) On va voir, on va essayer... Peut-être pourrait-il vraiment sortir de là quelque chose d’extraordinaire...

LE PÈRE Mais sans aucun doute ! Vous ne croyez pas qu’il vaudrait mieux leur demander de venir eux aussi ?

Il montre les autres Personnages.

LE DIRECTEUR Oui, qu’ils viennent, qu’ils viennent ! (*il va pour sortir, mais s’adressant de nouveau aux Acteurs :*) Je vous en prie, hein ! soyez exacts. Dans un quart d’heure.

Le Directeur et les Six Personnages traversent le plateau et disparaissent. Les Acteurs, comme abasourdis, se regardent.

LE GRAND PREMIER RÔLE MASCULIN Mais il parle sérieusement ! Qu’est-ce qu’il veut faire ?

LE JEUNE PREMIER C’est bel et bien de la folie !

UN TROISIÈME ACTEUR Il veut nous faire improviser un drame, comme ça, au pied levé ?

LE JEUNE PREMIER Oui ! Comme au temps de la *commedia dell’arte*...

LE GRAND PREMIER RÔLE FÉMININ Eh bien, s’il se figure que moi, je vais me prêter à ce genre de plaisanterie...

L’INGÉNUE Mais moi, je ne marche pas non plus !

UN QUATRIÈME ACTEUR, *parlant des Personnages.* Je voudrais bien savoir qui sont ces gens-là.

LE TROISIÈME ACTEUR Qui veux-tu que ce soit ! Des fous ou de mauvais plaisants !

LE JEUNE PREMIER Et lui qui les écoute docilement !

L’INGÉNUE La vanité ! Ça le flatte de faire figure d’auteur...

LE GRAND PREMIER RÔLE MASCULIN C’est vraiment à ne pas croire ! Ah, mes amis, si le théâtre doit se réduire à ça...

UN CINQUIÈME ACTEUR Moi, je trouve ça amusant !

LE TROISIÈME ACTEUR Bah ! Après tout, attendons de voir ce que ça va donner !

Et tout en conversant de la sorte, les Acteurs évacuent le plateau, les uns sortant par la petite porte du fond, les autres regagnant les loges.

Le rideau reste levé.

La représentation est interrompue pendant une vingtaine de minutes.

*

La sonnerie de l’entracte prévient les spectateurs que la représentation va reprendre.

Arrivant des loges et par la porte du plateau, et, venant aussi de la salle, les Acteurs, le Régisseur, le Chef machiniste le Souffleur et l’Accessoiriste reviennent sur le plateau et, en même temps, venant de la loge du Directeur, paraissent celui-ci et les Six Personnages.

Une fois éteintes les lumières de la salle, l’éclairage précédent est redonné sur le plateau.

LE DIRECTEUR Allons, allons, mesdames et messieurs ! Tout le monde est là ? Attention, attention ! On va commencer ! Machiniste !

LE CHEF MACHINISTE Présent !

LE DIRECTEUR Plantez-moi tout de suite le décor du petit salon. Il suffira de deux portants et d'une feuille avec une porte. Vite, je vous prie !

Le Chef machiniste part aussitôt en courant exécute cet ordre, et pendant que le Directeur se concerte avec le Régisseur, l'Accessoiriste, le Souffleur et les Acteurs au sujet de la représentation imminente, il va installer le semblant de décor indiqué : deux portants et un feuille comportant la porte demandée, feuille à rayures roses et or.

LE DIRECTEUR, à l'Accessoiriste. Voyez un peu au magasin si on a un divan-lit.

L'ACCESSOIRISTE On a le vert.

LA BELLE-FILLE Vert ? Non, non ! Il était jaune, à fleurs, un divan en peluche, très grand ! Très confortable !

L'ACCESSOIRISTE Un comme ça, on n'en a pas.

LE DIRECTEUR Mais peu importe ! Mettez celui qu'on a.

LA BELLE-FILLE Comment, peu importe ? La fameuse méridienne de Mme Pace !

LE DIRECTEUR Pour le moment, c'est simplement pour répéter ! Je vous en prie, ne vous mêlez pas de ça ! (*Au Régisseur :*) Voyez si l'on a une vitrine plutôt longue et basse.

LA BELLE-FILLE Et le guéridon, le guéridon d'acajou pour l'enveloppe bleu ciel !

LE RÉGISSEUR, au Directeur. Il y a bien le petit guéridon doré.

LE DIRECTEUR D'accord, prenez celui-là ! Et une psyché.

LE PÈRE Et le paravent !

LA BELLE-FILLE Un paravent ! je vous en prie : sinon, comment est-ce que je ferai ?

LE RÉGISSEUR Ne vous inquiétez pas, madame : les paravents, ce n'est pas ce qui nous manque.

LE DIRECTEUR, à la Belle-fille. Et aussi quelques portemanteaux, n'est-ce pas ?

LA BELLE-FILLE Oui, des tas, des tas de portemanteaux !

LE DIRECTEUR, au Régisseur. Faites apporter tous ceux qu'on a.

LE RÉGISSEUR Je m'en charge !

Il part lui aussi en courant exécuter ces ordres, et, pendant que le Directeur continue de parler avec le Souffleur, puis avec les Personnages et les Acteurs, il va faire transporter par le personnel de plateau les meubles et les accessoires indiqués et les disposera de la manière qu'il juge la meilleure.

LE DIRECTEUR, au Souffleur. Vous, en attendant, prenez place. Tenez : voici le scénario, scène par scène et acte par acte. (*Il lui tend quelques feuilles de papier.*) Mais il va falloir que vous exécutiez un tour de force.

LE SOUFFLEUR Que je prenne en sténo ?

LE DIRECTEUR, agréablement surpris. Oh, parfait ! Vous connaissez la sténo ?

LE SOUFFLEUR Je ne souffle peut-être pas très bien, mais la sténo...

LE DIRECTEUR Mais alors cela va de mieux en mieux ! (*A un Valet de scène :*) Allez dans ma loge chercher du papier – beaucoup de papier – tout ce que vous trouverez !

Le Valet de scène sort en courant et revient peu après avec une grosse liasse de papier qu'il donne au Souffleur.

LE DIRECTEUR enchaînant, au Souffleur. Suivez bien les scènes au fur et à mesure qu'elles se joueront et tâchez de noter les répliques, du moins les plus importantes ! (*Puis s'adressant aux Acteurs :*) Veuillez faire place, mesdames et messieurs ! Tenez, mettez-vous par là (*il indique sa gauche*) et soyez très attentifs.

LE GRAND PREMIER RÔLE FÉMININ Mais, permettez, nous...

LE DIRECTEUR, prévenant ce qu'elle va dire. Rassurez-vous, vous n'aurez pas à improviser !

LE GRAND PREMIER RÔLE MASCULIN Qu'est-ce que nous devons faire alors ?

LE DIRECTEUR Rien ! Pour le moment, vous contenter d'écouter et de regarder ! Chacun d'entre vous aura ensuite son rôle écrit. Maintenant, tant bien que mal, on va essayer de répéter ! C'est eux qui vont répéter !

Il montre les Personnages.

LE PÈRE, comme tombant des nues, au milieu du brouhaha qui règne sur le plateau. Nous ? Excusez-moi, mais que voulez-vous dire par répéter ?

LE DIRECTEUR Répéter ! Une répétition, une répétition pour eux !

Il montre les Acteurs.

LE PÈRE Mais puisque c'est nous qui sommes les personnages...

LE DIRECTEUR Les personnages», d'accord ; mais au théâtre, cher monsieur, ce ne sont pas les personnages qui jouent la comédie. Au théâtre, ce sont les acteurs qui la jouent. Quant aux personnages, ils sont là, dans le manuscrit (*il monte le trou du Souffleur*) – lorsqu'il y en a un !

LE PÈRE Justement ! Puisqu'il n'y a pas de manuscrit et que vous avez la chance, mesdames et messieurs, de les avoir ici devant vous, vivants, ces personnages...

LE DIRECTEUR Oh, elle est bien bonne, celle-là ! Est-ce que vous voudriez tout faire tout seuls ? jouer la pièce, vous présenter vous-mêmes devant le public ?

LE PÈRE Mais oui, tels que nous sommes.

LE DIRECTEUR Eh bien je vous assure que ça donnerait un drôle de spectacle !

LE GRAND PREMIER RÔLE MASCULIN Et nous autres, qu'est-ce que nous ferions ici, alors ?

LE DIRECTEUR Vous n'allez tout de même pas vous imaginer que vous êtes capables de jouer la comédie ! Vous êtes risibles... (*De fait, les Acteurs rient.*) Tenez, vous voyez, ils rient ! (*Se souvenant :*) Mais oui, à propos ! il va falloir distribuer les rôles. Oh, ce ne sera pas difficile : ils sont déjà distribués d'eux-mêmes ; (*au Grand Second Rôle féminin :*) vous, madame, LA MÈRE. (*Au Père :*) Il va falloir lui trouver un nom.

LE PÈRE Amalia, monsieur.

LE DIRECTEUR Mais ça, c'est le nom de votre femme. Nous n'allons tout de même pas l'appeler par son vrai nom !

LE PÈRE Et pourquoi pas, s'il vous plaît ? puisqu'elle s'appelle comme ça... Mais évidemment, si c'est madame qui doit être... (*D'un petit geste de la main il indique discrètement la comédienne.*) Elle (*il montre la Mère*), pour moi, c'est Amalia, monsieur. Mais faites comme vous voudrez... (*Se troublant de plus en plus :*) Je ne sais plus que vous dire... Je commence déjà... comment dire ? je commence déjà à trouver que les mots que je prononce sonnent faux, comme s'ils n'étaient plus les miens.

LE DIRECTEUR Quant à cela, ne vous en préoccupez pas, ne vous en préoccupez surtout pas ! Ce sera à nous de trouver le ton juste ! Et en ce qui concerne le nom, puisque vous tenez à «Amalia», va pour Amalia ; ou bien on en trouvera un autre. Pour le moment, nous désignerons les personnages de la façon suivante : (*au Jeune Premier :*) vous, LE FILS (*au Grand Premier Rôle féminin :*) et vous, ma chère amie bien entendu, LA BELLE-FILLE.

LA BELLE-FILLE, *mise en gaieté*. Comment, comment ? Moi, celle-là ? *Elle éclate de rire.*

Texte 8 – Roland Dubillard, *Les Diablogues*, “ Monstres sacrés ” 1976

UN et DEUX évoquent une mauvaise actrice incarnant tour à tour Bérénice à soixante-dix ans puis Phèdre à quatre vingt huit ans. Ayant perdu toute crédibilité, elle semble pourtant faire l'admiration de UN et DEUX.

UN : Non. Elle était vraiment dans la peau de son personnage. Elle y croyait.

DEUX : C'est beau ça.

UN : Elle mélangeait, mais elle y croyait. Elle croyait à tout, globalement, sans distinction. Faut dire aussi qu'en 1900 elle n'était déjà plus ce qu'elle était en 1855.

DEUX : Oui, elle buvait.

UN : Oh, y avait pas que ça. Mais quelle actrice !

DEUX : Je l'ai vue l'année dernière encore, dans Phèdre. Moi, une femme comme ça, j'appelle ça... savez-vous comment ?

UN : Non.

DEUX : Un monstre sacré. Un sacré monstre, si vous voulez, mais un monstre sacré.

UN : Et... bonne nageuse, en plus.

DEUX : Remarquez, moi, quand je l'ai vue dans Phèdre, c'est-à-dire l'année dernière, on peut dire qu'elle avait complètement renoncé à la natation.

UN : Et pourtant, Dieu sait si elle nageait bien !

DEUX : Oui, mais...

UN : Ce style ! Et non seulement elle nageait bien, mais elle nageait vite !

DEUX : Oui, mais...

UN : Je l'ai vue en 1927 dans le bassin d'Arcachon, eh bien on aurait dit une torpille.

DEUX : Oui, mais l'année dernière, quand même, le théâtre, pour elle, c'était le bout du monde. A son âge, vous savez...

UN : Oui.

DEUX : Parce que dans la natation, malgré tout, il y a un facteur qui joue, n'est-ce pas, c'est l'eau.

UN : L'eau, oui. Au théâtre, il n'y a pas d'eau.

DEUX : Non, surtout dans une pièce comme Phèdre, où il n'y a pas de mise en scène à proprement parler. Quand ils ont besoin de la mer, par exemple, eh bien Hyppolite, on ne le voit pas courir sur la plage avec ses chevaux, au moment où il faut qu'il se casse la figure, non, eux, ils ne se cassent pas la tête, ils vous font tout bonnement un petit récit de Thérémène et puis on n'en parle plus.

UN : Vous pensez ! C'est bien plus commode.

DEUX : Ah non, ce n'est pas comme...

UN : Du tout.

DEUX : Du tout du tout.

UN : Du tout du tout.

DEUX : Non. Mais... euh... qu'est-ce que je disais déjà ?

UN : Sais plus.

DEUX : Ah oui ! L'année dernière dans Phèdre, eh bien elle avait dans les... euh...

UN : Quatre vingt sept, quatre vingt huit ans.

DEUX : Oui, eh bien je vous jure que...

UN : Elle ne les paraissait pas

DEUX : Si. Tous. On aurait pu les comparer, tous les quatre vingt huit, tellement on les voyait. Et même quatre ou cinq ans de plus, qui s'étaient glissés dans le tas, pour faire nombre. Mais alors ! quelle présence !

UN : Vous pensez ! déjà à quinze ans, elle avait de la présence. Alors, à quatre vingt huit, vous pensez ce que ça peut faire, on ne peut plus appeler ça de la présence, ça devient de l'insistance ce qu'elle a maintenant.

